

Nous avons dit que la sensation consiste dans la conscience d'une impression. Nous savons aussi que l'esprit, fortement absorbé par un objet quelconque, n'a plus conscience de ce qui se passe en dehors de lui et n'en éprouve aucune sensation. Tous les physiologistes savent qu'on peut exciter de violentes convulsions dans le corps d'un animal décapité et l'on sait des cas où, même des membres humains ayant été violemment arrachés, présentèrent les apparences de la plus vive souffrance, tandis qu'en réalité ils ne pouvaient plus ressentir aucune douleur. Tout ce qui absorbe complètement l'esprit, s'oppose à la sensation des impressions locales étrangères. Des blessures passent inaperçues durant la bataille; l'individu sous l'influence de l'excitation alcoolique ou de l'oxyde d'azote est insensible aux coups et aux chutes; les guerriers indiens et les fanatiques religieux, tout absorbés dans un ordre particulier d'idées, peuvent ne pas souffrir des tortures que l'on croit appliquer à leurs corps. Ces faits donnent au physiologiste la clef de cette insensibilité observée parfois chez les somnambules, ou chez d'autres individus, sous l'empire d'une idée prédominante.

Mais si les sujets plongés dans cet état n'ont point conscience des impressions étrangères à l'ordre particulier d'idées, dans lequel ils sont absorbés, il est remarquable de voir comment ils perçoivent avec une extraordinaire facilité, tout ce qui a trait à ce même ordre d'idées. L'abolition de la sensibilité, par rapport aux impressions générales, semble contrebalancée par une excessive impressionnabilité pour l'objet de la préoccupation actuelle, ou qui pourra être suggérée. Le Dr Holland a parfaitement signalé les effets de l'attention sur l'organisme. Il est peu de personnes, fait-il observer, qui ne soient susceptibles d'éprouver une certaine irritation ou sensation imaginaire dans les parties sur lesquelles leur attention se trouve fortement appelée (1). Que nous sentions la nuit, après avoir dormi dans une position inaccoutumée, un battement de cœur, ou des pulsations aux tempes, nous nous laissons aller bien facilement à y rattacher une cause alarmante; songeons-nous à notre respiration, aussitôt nous la trouvons altérée. Imaginons-nous avoir la bouche sèche, bien vite nous avalons la salive et il en résulte une sécheresse réelle: craignons-nous d'avoir de la toux, aussitôt nous toussons pour débarrasser les bronches, et si nous supposons qu'il existe une cause quelconque d'irritation à la peau, nous portons involontairement la main à cette partie pour y gratter. Rien de plus commun, aux élèves en médecine, lorsqu'ils étudient la première fois une maladie, que de s'en croire atteints. Au reste, la chose est bien connue, dans certains états du corps, il suffit de fixer l'attention sur une partie pour y ressentir de la douleur. Les hypochondriaques sont martyrs de ces impressions erronées: il suffit qu'ils s'imaginent avoir mal aux jambes ou à l'estomac pour se sentir incapables de marcher et pour en avoir la digestion trou-

(1) *Medical Notes and Reflexions*, chap. 5.

blée; leur santé finit même par s'altérer réellement à cause de ce défaut d'exercice et d'alimentation. Sir Benjamin Brodie a relaté plusieurs observations bien singulières, dans lesquelles des douleurs nerveuses de cette nature avaient été suivies de sensibilité et de gonflement de la peau recouvrant la partie prétendument malade. On conçoit aisément comment des faits de ce genre pourraient devenir des prophéties et comment il peut suffire d'affirmer à un malade, qu'à tel jour donné il éprouvera des douleurs névralgiques ou rhumatismales, pour que la chose s'accomplisse réellement.

Voici quelques faits qui montrent bien toute l'influence que des idées prédominantes peuvent exercer sur certaines personnes, même bien portantes. M. Macfarlan, pharmacien, North Bridge, à Edimbourg, m'a raconté qu'un jour, un boucher fut apporté de la place du marché, dans son officine située vis-à-vis. Cet homme, venait d'être victime d'un terrible accident. En voulant suspendre, à un crochet au-dessus de sa tête, un fort quartier de viande, il avait manqué le pied; la pointe du crochet était entrée dans son bras et il était demeuré de la sorte suspendu. L'individu, pâle et presque sans pouls, laissait échapper des gémissements lamentables. Le bras ne pouvait être remué par suite de l'excès de la souffrance, et pendant qu'on coupait la manche, afin de dégager le membre blessé, il se plaignit à plusieurs reprises et bien piteusement. Mais quelle ne fut point la surprise de toute l'assistance, lorsque le bras fut découvert, de n'y trouver aucune blessure; le crochet s'était tout simplement enfoncé dans la manche de l'habit, sans produire d'autre dommage. Le Rév. R. Stevenson, de la paroisse de St-George, à Edimbourg, m'a rapporté, qu'il y a peu de temps, une femme de sa paroisse précédente, fut soupçonnée d'avoir empoisonné son enfant nouveau-né. Le cercueil fut exhumé et le *procurator-fiscal*, chargé d'assister à l'expertise légale, déclara qu'il sentait déjà l'odeur de la putréfaction, ce qui le fit tomber en syncope et transporter hors de la place. Cependant le cercueil ayant été ouvert, on n'y trouva rien. De plus, on s'assura, dans la suite, que la femme en question n'avait pas eu d'enfant et, partant, n'avait point commis le meurtre dont on l'accusait. Il ne manque pas d'exemples d'individus qui, se battant en duel, ou dans d'autres occasions, se croyant tout à coup blessés, sont tombés comme morts sans avoir pourtant reçu la moindre égratignure.

En fait de mouvements irréguliers, occasionnés par des idées prédominantes, les phénomènes de l'hystérie et de la chorée se présentent immédiatement à l'esprit. Dans cette dernière affection, les mouvements sont toujours dus à l'exercice de la volonté ou à certaines impulsions auxquelles le malade ne sait résister. Dans l'hydrophobie, on remarque une susceptibilité extraordinaire aux moindres circonstances se rattachant même de loin à l'acte de boire et alors surviennent les spasmes les plus effrayants. Je pourrais citer une foule d'observations singulières de perversion accidentelle et partielle des mouvements volontaires, se présentant soit d'une manière spontanée, soit par suite d'une habitude acquise

ou bien encore, chez les animaux, auxquels on avait blessé certaines parties du système nerveux ou administré certaines substances particulières. Je me bornerai à citer deux cas observés par le Dr Christison ; je les tiens de lui-même. Le premier se rapporte à un Monsieur à qui il arrivait fréquemment de ne pouvoir exécuter un acte qu'il voulait faire. Souvent, au moment de se déshabiller, il restait deux heures avant de pouvoir ôter son habit : à part cela, toutes ses autres facultés mentales étaient intactes : Un jour, il demanda un verre d'eau qu'on vint lui présenter sur un plateau, mais il lui fut impossible de le prendre, quelque désir qu'il en eût, et il retint le domestique devant lui pendant une demi-heure, jusqu'à ce que l'obstacle fut levé. Dans le second cas dont j'ai à vous parler, la particularité était limitée. C'était un individu qui, marchant dans la rue et arrivé à l'endroit d'un intervalle entre les maisons, s'y trouvait tout à coup arrêté, comme si sa volonté eût été anéantie. Un espace vide dans la rue l'arrêtait à coup sûr. L'action de traverser une rue lui était également très difficile et toujours, lorsqu'il devait passer par une porte, il se trouvait arrêté pendant quelques minutes. L'un et l'autre de ces personnages dépeignaient leurs sensations « comme si une personne étrangère se fût emparée de leur volonté. » Ces genres de perversion de la motilité, qu'il y ait excès ou diminution, ne se présentent point toujours sous l'influence d'idées prédominantes. Toutefois c'est le cas le plus fréquent ; une multitude de faits le démontrent. Citons encore à ce propos cette vieille histoire de Boerhaave qui guérit instantanément, dans une école, plusieurs jeunes filles atteintes de chorée, en les menaçant hautement d'appliquer le fer rouge à la première qui aurait une attaque.

Les médecins connaissent parfaitement, bien qu'ils ne l'expliquent point, tout l'empire qu'exerce l'imitation sur l'esprit. Le rire immodéré se communique rapidement : peu de personnes résistent même à un bâillement bien imité. On sait encore qu'à bord d'un navire rien ne provoque plus certainement le mal de mer, que de voir à côté de soi d'autres personnes se trouver mal. J'ai été voir, comme tout le monde, les naturels de Cambodge, que l'on exhiba ici en public, il y a quelques années ; rien d'étrange comme l'effet de leur danse sur les assistants. Débutant avec lenteur, au battement rythmique de leurs massues, le bruit allait croissant, devenait de plus en plus excitant, tandis que chaque pas, chaque mouvement s'exécutait en mesure. A la fin, mes compagnons, ainsi que moi-même, nous éprouvâmes dans tout notre organisme une sensation particulière ; nos pieds remuaient involontairement et suivaient la mesure avec les danseurs. D'après ce que nous éprouvâmes en cette circonstance, nous pûmes comprendre la nature de ces impulsions irrésistibles, qui entraînaient autrefois les populations à se mêler aux danses de Saint-Guy et du Tarentisme.

En tels cas et en une multitude d'autres que je pourrais citer, ces effets se produisent évidemment en agissant sur l'esprit de l'individu et par suite, sur son activité physique. En un mot, les idées prédomi-

nantes, qu'elles se présentent spontanément ou qu'elles soient suggérées par des paroles ou des actes étrangers, semblent être chez les individus affectés, la cause excitante d'un état particulier des fonctions cérébrales. Quant à la nature de cet état, il paraît analogue à ce qui se passe durant le sommeil ou dans les rêves : certaines facultés de l'âme sont extrêmement actives, tandis que l'exercice des autres est suspendu. C'est ce qui lui a fait donner le nom d'*hypnotisme*, par M. Braid (1). Tous ces phénomènes sont absolument analogues à ceux que l'on observe dans certains états morbides : il faut d'ailleurs l'admettre, aujourd'hui, dans certains états du système nerveux, on peut produire ces phénomènes à volonté. Toutefois, cette conclusion repose sur une idée neuve, car ce n'est que tout récemment que l'on a admis en physiologie ou en pathologie, la possibilité d'exciter, chez des sujets bien portants en apparence, un état des fonctions cérébrales, dans lequel des idées suggestives peuvent provoquer les phénomènes que nous venons de décrire ; aussi dans cet état, les sujets sont-ils tout aussi peu responsables de leurs actes que des monomaniaques. Au reste, voilà le fait ; une fois admis en physiologie, il ne peut manquer d'exercer une puissante influence sur les théories et sur la pratique de la médecine.

Quant à l'explication physiologique de cet état, voici celle qui paraît la plus probable.

Nous avons vu que les lobes cérébraux contiennent des fibres blanches, se portant dans trois directions : 1^o celles qui vont de bas en haut et unissent le ganglion hémisphérique à la corde spinale ; 2^o celles qui vont transversalement, forment les commissures et joignent les deux hémisphères ; et 3^o celles qui vont d'avant en arrière et servent à unir de chaque côté le lobe antérieur avec les postérieurs (p. 186). Ces fibres sont probablement destinées à cette combinaison des facultés mentales qui caractérise la pensée (p. 188). Or, métaphysiciens et physiologistes, s'accordent à reconnaître que l'intelligence se compose de différentes facultés, à la manifestation desquelles doivent servir des parties différentes du centre nerveux. Rien n'est moins bien déterminé, il est vrai, que le nombre des facultés dont l'intelligence se compose. L'on sait encore moins quelles sont les parties spéciales du cerveau, destinées à la manifestation de chacune d'elles en particulier. Or, en admettant la première proposition, il n'y a pas plus de difficulté à supposer qu'une ou plusieurs de ces facultés puissent être paralysées ou suspendues, les autres restant intactes, qu'à reconnaître que la sensibilité puisse être perdue et la motilité persister, bien que les fibres nerveuses préposées à ces deux fonctions, cheminent parallèlement les unes à côté des autres. Je suis donc porté à croire que certaines facultés mentales, par suite de l'épuisement amené par une attention extrême, sont temporairement paralysées ou suspendues, tandis que d'autres sont mises en activité par l'excitation

1) *Neurypnology, or the Rationale of Nervous Sleep.* 1843.

d'idées suggestives; les stimulants psychiques des premières, ne font point d'impression sur les fibres cérébrales conductrices, tandis que ceux des dernières gagnent en intensité; l'équilibre intellectuel est donc troublé et l'individu ainsi dominé, parle et se conduit comme si l'idée prédominante était une réalité. Cet état offre beaucoup d'analogie avec le somnambulisme ordinaire, avec certaines formes d'hypochondrie et de monomanie, mais il offre des manifestations variables à l'infini suivant la nature des idées suggérées.

D'après notre théorie, nous supposons donc qu'il se produit un stimulus psychique, lequel, échappant au contrôle exercé par les autres opérations mentales dans les circonstances ordinaires, excite des impressions dans les extrémités périphériques des fibres cérébrales, et cette influence se dirige uniquement au dehors vers les muscles mis en mouvement. Notre esprit se rappelle ses sensations; mais, dans les circonstances ordinaires, nous savons par l'exercice du jugement, de la comparaison et des autres facultés intellectuelles, que ce ne sont là que des souvenirs. Or, dans le cas actuel, l'activité de ces facultés se trouvant épuisée, l'idée suggérée régit sans contrôle et l'individu croit à la réalité de celle-ci.

De la sorte, nous attribuons aux facultés intellectuelles un certain pouvoir de corriger les erreurs où chacune d'elles peut tomber; absolument de la même manière que les illusions d'un sens peuvent être redressées par le contrôle normal des autres. Nous pensons de plus, que l'appareil nécessaire aux premières opérations, consiste dans les fibres nerveuses, réunissant les différentes parties du ganglion hémisphérique, tandis que celui nécessaire aux dernières consiste dans les fibres nerveuses, reliant entre eux les organes des sens et les ganglions de la base de l'encéphale. La rectitude et la solidité du jugement se caractérisent par l'harmonie de toutes les facultés mentales de la même manière que la santé dépend de la régularité d'action de tous les nerfs. Il y a des illusions mentales et des illusions sensorielles; les premières sont causées par des idées prédominantes et se corrigent par le raisonnement; les secondes sont occasionnées par la perversion d'un sens et se redressent par l'emploi bien ordonné des autres. Ces deux conditions se tiennent intimement et réagissent l'une sur l'autre, d'autant plus que les mouvements volontaires et émotionnels, comme les sensations, sont des opérations mentales.

Cette théorie, si on la pousse plus avant, me semble d'accord avec les faits décrits au commencement de cette leçon et en donne une explication physiologique (1).

(1) M. Braid a proposé de donner le nom de *monodéisme* à l'état mental dont nous venons de parler. Le terme *monodéologie* désignerait alors la doctrine de l'ascendant des idées dominantes dans la détermination des actes intellectuels et physiques. *Monodéiser* exprimerait l'action de provoquer le monodéisme et *monodéiseur* indiquerait la personne qui exerce cet acte; enfin, *monodéisé* s'appliquerait au sujet qui le subirait et la qualification de *monodéodynamiques* aux modifications intellectuelles et physiques qui en seraient le résultat.

Nous pouvons nous demander à présent, si les faits établis plus haut, et les conséquences qui en découlent peuvent être de quelque utilité dans la pratique de l'art de guérir? Les médecins connaissent l'influence bienfaisante qu'exercent sur leurs malades la confiance et l'espoir. Ils connaissent aussi les fâcheux effets de la crainte et du découragement. Cette influence de l'esprit sur le corps a été exploitée de tous temps, par certains individus, dans le but d'exciter la vénération ou l'étonnement. Dans l'antiquité, les prêtres païens étaient les médecins, et les temples étaient autant de dispensaires où les malades venaient demander du soulagement. Au moyen âge, dans les pays catholiques, les fonctions de prêtre et de médecin étaient fréquemment exercées par la même personne, de sorte que les effets merveilleux de certains reliquaires et les bénéfices obtenus de certains pèlerinages, dans les cas qui ne permettaient point une simple cure, recevaient des encouragements sans réserve. De ce que nous venons de voir, on doit conclure que, loin de rejeter ces guérisons comme impossibles, les effets d'une promesse assurée, d'une part, et de la confiance d'autre part, sont de nature à faire admettre qu'un grand nombre de guérisons se produisirent de la sorte. Les légendes des saints, les histoires de la sorcellerie, le journal de M. Wesley, l'histoire des pèlerinages célèbres, et les récits des enthousiastes religieux, fourmillent de guérisons merveilleuses. On assure que des charmes, des amulettes et des reliques, ont pu rendre insensible à toutes sortes de tortures ou guérir sur le champ une multitude de maladies nerveuses. Aussi bien, les mêmes effets se sont produits sous le transport puissant d'idées religieuses, politiques ou guerrières. Bien certainement une foule de ces contes sont incroyables, mais on conçoit parfaitement la possibilité d'un certain nombre. L'attouchement royal, le bézoar, les bagues de zinc, porter sur soi du guy ou quelque autre plante sacrée, ont été vantés comme autant de moyens de guérison. Les bienfaits du toucher royal sont confirmés par les observations de Richard Wiseman, et les cures opérées par Greatrakes sont attestées par Robert Boyle. En pareils cas, on ne peut guère douter que les effets ainsi produits ne soient attribuables à la foi robuste du patient dans l'efficacité des moyens mis en œuvre (1).

On a fait de nos jours, des essais plus systématiques en vue d'amortir la douleur, de se rendre maître de l'excitation nerveuse, de combattre la débilité musculaire et de stimuler certaines sécrétions. Si l'on considère

(1) Les cures merveilleuses opérées par Mesmer et par tous ceux qui croient et savent faire naître la confiance aux avantages des systèmes éphémères que nous voyons chaque jour surgir autour de nous, sont dues, en grande partie à la croyance des malades dans l'efficacité de ces systèmes. Le Dr Haygarth, de Bath, a reproduit toutes les cures de Mesmer et de Perkins avec deux morceaux de bois analogues aux tracteurs métalliques de ces derniers, mais seulement aussi longtemps que la chose demeura secrète, car dès qu'il eut publié son livre et que le truc fut dévoilé, il ne se fit plus de guérisons. Il y a de même toute raison de croire que l'efficacité sur le public d'une foule de remèdes secrets, tient à la réputation dont ils sont entourés. Miss Harriet Martineau en publiant son propre cas, ajoute naïvement: « Si à une époque quelconque de ma maladie on m'avait demandé sérieusement si

que le pouvoir d'amener un sommeil profond et d'agir sur les fonctions nerveuses peut se manifester chez un vingtième des sujets soumis à l'expérience, il est évident que chez une classe de personnes spécialement prédisposées, le nombre des sujets sensibles serait beaucoup plus grand. Cette étude néanmoins est encore tout à fait dans l'enfance et il est nécessaire d'en séparer le charlatanisme qui s'y est mêlé jusqu'ici. Les travaux du D^r Eisdale parmi les naturels de l'Inde, ainsi que les essais de M. Braid à Manchester, méritent considération et conduiront peut-être un jour au traitement rationnel de certains désordres fonctionnels, à l'aide des moyens dont nous venons de parler. Avant peu, vraisemblablement, lorsqu'elle aura été plus approfondie, cette influence finira par être acceptée. Jusqu'à quel point cette influence dépend de la confiance du malade, de la foi en quelque circonstance mystérieuse, qui doit produire l'effet, ou de quelque loi encore inconnue qui réglerait la fonction intellectuelle, c'est ce qu'il appartient à l'observation de déterminer ultérieurement.

Nous devons toutefois savoir gré à M. Braid, non seulement d'avoir le premier démontré clairement que tous ces phénomènes sont entièrement occasionnés par des idées prédominantes chez le sujet, mais encore d'avoir fait le premier essai de quelque valeur sur les moyens d'appliquer cette théorie à la guérison des maladies. En suggérant, de diverses manières des idées à ses patients, tantôt en parlant de façon à ce qu'ils entendent, tantôt en dirigeant leurs pensées sur certains sujets, parfois même, en donnant plus de force aux paroles en les répétant, ou plus de corps aux idées par des impressions physiques définies, on réussit à impressionner fortement leur esprit de certaines idées. Celles-ci agissent comme stimulantes ou comme sédatives, suivant leur sens et l'attention que l'on a su appeler sur certains organes et sur certaines fonctions, ou au contraire que l'on a su en détourner. L'on cite des cas remarquables, où l'application judicieuse de ces doctrines a réussi à faire disparaître l'insomnie, diverses sortes de douleurs, de spasmes et d'autres signes d'excitation; où des paralysies hystériques des membres ou bien des organes des sens, ont été amendées ou même guéries et où les fonctions de la lactation, de la perspiration, de la défécation, de la menstruation etc., qui étaient languissantes, sont devenues plus actives (1). Au reste, que ceux qui douteraient de la possibilité de ces résultats réfléchissent : 1^o à ce fait incontestable que certaines personnes sont ou peuvent devenir esclaves d'idées dominantes; 2^o à cet autre fait également indéniable et sur lequel l'expérience universelle est d'accord, que ces idées exercent un effet stimulant ou

je croyais qu'il n'y avait plus pour moi de ressource, j'aurais répondu que le Mesmérisme, peut-être, était capable de m'apporter quelque soulagement. » (*Lettres sur le Mesmérisme*, 1854, p. 4.) Quoi d'étonnant alors, qu'ayant été enfin employé, il ait produit l'effet attendu; et le médecin traitant, témoin de l'illusion de sa malade, a peut-être agi judicieusement, en mettant cette dame en rapport avec le premier magnétiseur qu'il put se trouver.

(1) Voir Braid. *Thérapeutique de l'hypnotisme*. *Monthly Journal Medical Science*, Juillet, 1853.

dépressif sur toutes les fonctions de l'économie. C'est ainsi que nombre de drogues et de systèmes de traitement, dont l'action est en réalité nulle ou incertaine, mais auxquels on attribue la vertu de pouvoir agir directement sur les tissus ou par l'intermédiaire du sang, opèrent quelquefois utilement en ranimant l'espérance et par là, en agissant indirectement sur les organes malades.

A titre d'exemple de ce qui peut se faire dans cette voie, je citerai le cas d'une jeune dame traitée par feu le D^r Johnston, de Berwick-upon-Tweed. Elle était atteinte de paralysie hystérique et avait été traitée pendant plusieurs années par sir Benjamin Brodie, par M. Syme et par d'autres chirurgiens éminents, lesquels avaient parfaitement reconnu la nature du mal mais n'y avaient pu rien faire. Le D^r Johnston ayant lu quelques observations sur la thérapeutique hypnotique, publiées dans l'*Edinburgh Monthly journal*, par M. Braid, envoya sa malade à ce dernier, à Manchester. Il suffit de rassurer cette dame, de la décider à marcher sans peur et d'avoir, pour ainsi parler, confiance dans ses membres, pour la guérir parfaitement en quatre jours, au bout desquels elle marchait sans la moindre claudication ou, pour rapporter les expressions du narrateur « avec la grâce d'une reine et l'agilité d'une sylphide ».

Je ne craindrai pas de dire que des cas de ce genre constituent un des progrès les plus remarquables de la thérapeutique, des temps modernes. En effet, ils s'appliquent directement non seulement à la guérison des maladies, mais révèlent en outre un principe de la plus haute importance. Ce principe donne la clef d'une foule de guérisons auxquelles les médecins n'ont fait jusqu'ici que trop peu attention; il rend compte aussi de ce fait bien connu, que dans bon nombre de circonstances, celui-là est le meilleur médecin qui réussit à gagner la confiance de son malade.

A un autre point de vue, nous nous hâtons de le reconnaître, des expériences faites à tort et à travers sur des individus nerveux peuvent avoir de fâcheuses conséquences. Durant l'hiver de 1850-1851, une grande agitation régna dans la société d'Edimbourg, à ce sujet. Les cercles fashionables étaient convertis en autant de scènes où l'on expérimentait sur les fonctions cérébrales. La noblesse, des membres de professions savantes, et des citoyens respectables s'en amusaient dans leurs réunions privées. En même temps des conférences, accompagnées d'exhibitions, et cela dans des proportions extraordinaires, amusaient la curiosité publique. Dans une occasion, la Royal Medical Society céda elle-même à l'entraînement général et, si l'on voulait une preuve de l'exactitude des faits exposés plus haut, on la trouverait dans la circonstance qu'on put noter également des aberrations nerveuses, et même les produire chez quelques uns des membres les plus sceptiques de la compagnie. Le résultat de cet engouement général fut un surcroît d'excitabilité nerveuse, chez beaucoup d'individus. Dans quelques maisons d'éducation, on vit des jeunes filles, et des jeunes gens se jeter ainsi d'eux-mêmes dans des états de transport